

«Le chapitre impossible»

La chronique de
Geneviève Jurgensen



J'avais une raison de plus que d'autres de lire le livre d'Anne Sinclair, *Passé composé* (1). Il abordait en effet des événements dévastateurs pour elle, survenus dix ans plus tôt, le «scandale du Sofitel». Il se trouve que, pendant ces mêmes semaines, j'étais moi aussi plongée dans un drame familial impitoyable : ma fille découvrait que son enfant nouveau-né était atteint d'une maladie rare, incurable et mortelle. Les gros titres des journaux et médias ne nous parvenaient donc que de loin, atténués, par bribes. La vie, pour nous et ceux qu'on appelle «les proches», se jouait entre les quatre murs d'une chambre d'hôpital lyonnais, au chevet d'un enfant aussi petit qu'étaient grandes ses douleurs, relayant tant soit peu ses parents et tentant de distraire ses deux frères, puis nous reprenions le train pour Paris où nous attendait le travail, si secourable.

Le badge à présenter, la tenue à enfiler, les gestes à accomplir, les mails à envoyer, quelle que soit la routine d'une journée au boulot, elle nous donne une contenance.

Et justement, tandis que l'affaire new-yorkaise continuait d'occuper les médias, les quelques pensées qui m'ont traversée avaient trait au travail. Comme tout le monde, je connaissais Anne Sinclair depuis les années «7 sur 7», son émission soignée, stimulante et respectée. Captant au kiosque de la gare, à la «une» des journaux, des photos d'elle près de son mari mis en cause, ou de la maison qui les abritait tant qu'il était assigné à résidence, la pensée m'a traversée, je m'en souviens comme si c'était hier, que cela devait aggraver le désarroi de cette femme de n'exercer, à ce moment de sa vie, aucun métier. Non pas comme un dérivatif, pour cela il y a tant d'autres choses, mais comme un cadre précieux, à l'intérieur duquel on sait ce qu'on a à faire.

Ce n'est pas seulement que, le plus souvent, les collègues font bloc pour nous rendre la vie plus facile et déploient avec délicatesse des stratagèmes bienfaisants dont, absorbés par nos tourments, nous n'avons pas toujours conscience. L'autre cadeau qu'en de telles circonstances nous offre la vie professionnelle, c'est de nous immerger quotidiennement dans une situation dont nous avons gardé un peu de maîtrise bien que nous nous sentions soudain, pour l'essentiel, complètement perdus, sans boussole, impuissants. Notre métier, lui, nous le connaissons. Les réflexes fonctionnent. Le badge à présenter, la tenue à enfiler, les gestes à accomplir, les mails à envoyer, quelle que soit la routine d'une journée au boulot, elle nous donne une contenance. Elle envoie des signes familiers et rassurants, sollicite nos compétences, elle affirme que nous avons une place et un rôle sur cette Terre, même modestes, tout cela au moment où nous sommes impuissants, petits et misérables dans une réalité qui semble mettre en échec jusqu'à l'amour censé triompher de tout. Au plus désorienté, l'univers du travail rappelle qu'on attend quelque chose de lui, sur quoi s'appuyer pour reprendre pied le moment venu.

Ainsi, quand, de retour en France, Anne Sinclair dut réorganiser une vie personnelle dévastée, elle renoua avec le travail, restaurant mécaniquement ce minimum d'estime de soi qui permet de passer d'un jour à l'autre jusqu'à ce qu'une nouvelle renaissance dans des circonstances imposées par le sort. Anne Sinclair se résigne tard dans son livre à aborder l'épreuve, intime et publique, qu'elle dut affronter l'année du scandale. Elle intitule joliment ce chapitre «Le chapitre impossible». Mais dans le chapitre suivant, «Renaissance», évoquant les deux années qui suivirent, elle confie, dans cet ordre : «J'ai travaillé, j'ai écrit, j'ai aimé.»

À une époque où le verbe «se reconstruire» est abondamment galvaudé, je voulais saluer le monde du travail, rarement mis en avant dans ce processus, dont pourtant il est souvent la première pierre, sans laquelle on ne saurait où poser la seconde.

(1) Grasset, 378 p., 22,50 €.

Accueil et accompagnement des migrants, l'amour en actes

Valérie Régner

Présidente de Sant'Egidio France

Dominique Quinio

Présidente des Semaines sociales de France

L'amour est concret. Il ne se paye ni de mots, ni de discours mais en actes. Y compris, et surtout, lorsqu'il s'agit de l'amour des plus pauvres de notre monde, des plus vulnérables comme le sont les migrants jetés sur les routes de l'exil par la peur, la violence des guerres et l'espoir d'un avenir de paix pour leurs enfants.

C'est ce qu'a voulu nous faire comprendre le pape François en 2015, au plus fort de la crise migratoire, alors que celle-ci entrait brutalement dans le champ médiatique sous les traits du corps du petit enfant syrien Aylan Kurdi, trouvé inanimé sur une plage de Méditerranée. Le dimanche suivant ce drame, alors que l'émotion n'avait pas encore déserté les cœurs, François lança un appel à l'amour qui trancha avec les discours ambiants et qui résonne encore aujourd'hui : «Que chaque paroisse, chaque communauté religieuse, chaque monastère, chaque sanctuaire d'Europe accueille une famille.»

De nombreuses initiatives sont nées de cet appel prophétique, comme les Couloirs humanitaires lancés fin 2015 par Sant'Egidio avec des partenaires catholiques et protestants en Italie puis en France et dans d'autres pays d'Europe : ils ont déjà permis l'accueil d'environ 3 700 réfugiés en majorité syriens et irakiens parmi les plus vulnérables.

Aujourd'hui les Couloirs humanitaires ont fait la preuve qu'il est possible à chacun d'accueillir. Aux familles arrachées à la misère, aux passeurs et aux voyages de la mort en Méditerranée, il convient en effet d'ajouter des milliers de citoyens européens investis dans l'accueil et ainsi sauvés de l'indifférence, de l'impuissance et de la résignation. Au côté de chaque famille accueillie grâce aux Couloirs humanitaires, œuvre en effet un collectif d'hommes et de femmes bénévoles, engagés localement pour ouvrir paroisse, communauté et quartier à la joie de l'hospitalité et de la solidarité. En France, 500 personnes ont été accueillies et on compte plus de 2 500 bénévoles actifs dans les 41 départements où les familles ont été réparties.

d'un accueil d'urgence chez l'habitant ni d'un accueil en structure d'hébergement (type foyers). L'accès à ce «vrai logement» et le voisinage des bénévoles sont le premier pas vers une intégration rapide et réussie.

En signant le 12 avril 2021 avec les ministères de l'intérieur et des affaires étrangères un accord pour un renouvellement des Couloirs humanitaires au bénéfice d'un nouveau groupe de 300 réfugiés syriens et irakiens en provenance du Liban, Sant'Egidio et les Semaines sociales de France entendent poursuivre et amplifier ce qui, plus qu'un projet ponctuel, est devenu un processus. Un processus ? C'est encore le pape François qui définit le mieux ce phénomène dans sa dernière encyclique *Fratelli tutti* : «Un indi-

Au côté de chaque famille accueillie grâce aux Couloirs humanitaires, œuvre en effet un collectif d'hommes et de femmes bénévoles, engagés localement pour ouvrir paroisse, communauté et quartier à la joie de l'hospitalité et de la solidarité.

Au quotidien, l'accompagnement des bénévoles est concret... comme l'amour : aide à l'accès aux soins, aux démarches administratives, à l'apprentissage du français et des codes de notre culture, soutien à l'éducation des enfants, à l'intégration sociale de toute la famille. Tous les talents peuvent s'exprimer, y compris la patience que requiert l'accès au monde du travail et au logement.

La question du logement est essentielle : les Couloirs humanitaires prônent un hébergement dans un logement autonome, indépendant, mis gratuitement ou presque gratuitement à disposition de la famille accueillie pour une durée allant de douze à dix-huit mois. Il ne s'agit pas

vidu peut aider une personne dans le besoin, mais lorsqu'il s'associe à d'autres pour créer des processus sociaux de fraternité et de justice pour tous, il entre dans «le champ de la plus grande charité, la charité politique».

Oui, en cette période d'élections, où la question migratoire s'impose comme un thème clivant, il est bon de rappeler et d'expérimenter que «l'amour politique» existe. Il est à la portée de chaque paroisse, chaque communauté religieuse, chaque monastère, chaque sanctuaire. Il est de la responsabilité de chacun de nous de le vivre concrètement.

Pour en savoir plus : www.couloirshumanitaires.fr



À LA UNE

TOUS LES LUNDIS À 20H26

UN JOURNALISTE DE LA CROIX PRÉSENTE LA UNE DU LENDEMAIN



En partenariat avec
LA CROIX